



Christine Workman

Famille monoparentale

GHISLAINE MARSOT

The absent father is hard to fathom. Why does he reject those he is supposed to love above all, his family? It is difficult to bring up a family alone and the hurt inflicted on the children can be permanent. Yet when the challenge is met and accepted, the results are gratifying.

1968. J'avais 28 ans. Trois enfants de 6, 5 et 2 ans. Depuis quelques mois, mon mari ne rentrait plus que rarement coucher à la maison. Sauf que le dimanche, nous allions tous en famille prendre un excellent repas dans les hôtels ou les restaurants les mieux cotés. Mes enfants étaient superbes, j'étais saine, jeune, encore amoureuse de mon mari, nous avions une maison plus que confortable, et une aide familiale, et deux voitures, et un jardinier et Je ne comprenais pas pourquoi, mais pourquoi nous n'aurions pas été heureux tous en-

semble. J'attendais que les choses 'se remplacent': ce cauchemar ne pouvait durer, puisque rien ne provoquait cet abandon, ces mensonges, ces promesses pas tenues de venir souper ou de faire un voyage ensemble tous les deux. J'ai vécu des mois entiers de nuits blanches à attendre, à guetter son arrivée

En désespoir de cause, je suis allée consulter un conseiller matrimonial. Seule, deux fois. Puis avec 'lui', une troisième fois - Et cet 'expert' m'a dit de ne plus me faire d'illusions: reprendre mes études, abandonnées à 20 ans, et me préparer à assumer seule toutes les responsabilités familiales, à plus ou moins brève échéance. Quel sage conseil j'ai reçu ce jour-là.

J'ai donc étudié 5 ans puis, puis munie d'un diplôme universitaire, j'ai travaillé. Il était temps; la pauvreté nous guettait.

Depuis quelques années, les enfants ne voyaient que très rarement leur père (une

visite de trois ou quatre heures, un dimanche par mois, quand ça lui tentait). J'ai donc dû, chaque dimanche où les petits se faisaient tout beaux et attendaient en vain une visite de 'papa', inventer des excuses pour éviter de trop les blesser et . . . trouver quelque chose d'agréable et de gai à faire pour que la journée ne soit pas ratée tout à fait. Et progressivement, aux anniversaires, aux fêtes de Noël, du Jour de l'An, de Pâques, plus un mot du 'papa'. À moi l'organisation de fêtes d'enfants, de réceptions de famille, après les examens à l'université et entre deux travaux à remettre. Bien sûr, les enfants n'avaient pas encore atteint l'adolescence, et ils étaient moins conscients et moins révoltés de cette indifférence qu'ils ne l'ont été à 13 ou 14 ans. Comment leur demander de comprendre un rejet que même moi, une adulte, n'avais pu m'expliquer. Aujourd'hui, ils n'ont pas vu leur père depuis 3 ans et ils se blessent moins à

s'acharner à le conquérir: peut-être deviennent-ils sages . . .

Mais mon aînée surtout, entre 13 et 16 ans, s'est fermée à tout dialogue avec moi. Une hostilité sourde ne laissait place qu'à des remarques dures; ses amis vivaient la même crise qu'elle, donc la soutenaient dans son rejet de toute forme d'autorité. Les affrontements violents se multipliaient. Elle fut congédiée de l'école privée où ses résultats scolaires trahissaient sa révolte, et elle frôla la délinquance. Heureusement, un séjour d'un an à l'étranger, chez une de mes soeurs, lui permit de prendre du recul et de découvrir que . . . je l'aimais, et que je la comprenais 'pas trop mal'. Depuis son retour d'Europe, où ses études et son expérience l'ont mûrie, ma grande sourit plus facilement, son visage dur et fermé de l'adolescence exprime plus de confiance en la vie. Et nous nous retrouvons, presque entre femmes, dans une tendre complicité qui permettra à chacune d'être elle-même.

Mon fils, pour sa part, exprime différemment son désarroi devant le rejet de son père: il est souvent agressif et ne sait pas trop à qui s'identifier. Mais il a trouvé des modèles masculins chez deux ou trois excellents amis pères de famille (divorcés qui élèvent leurs fils seuls), et il me semble que cela 'compense' relativement bien. Puis il a de bons copains avec lesquels il organise ses loisirs, de façon autonome. Bref, j'ai bon espoir que l'absence du père ne soit pas catastrophique.

La petite, elle, n'a jamais connu de famille à deux parents. Elle qui ne regrette pas le temps où elle avait un papa, puisqu'elle ne l'a pas connu. Elle est gaie, vive, brillantes: un rayon de soleil. Parfois elle dit qu'elle aimerait avoir un père parce qu'elle entend ses amies raconter ce qu'elles font avec le leur . . . mais elle n'a pas connu cette blessure, ces déceptions, ces rares gentillesses accompagnées de promesses jamais tenues qui ont tant blessé et révolté mes deux aînés. Par contre, pendant 6 ans, sur le trajet qui la menait à l'école, elle a passé quatre fois par jour devant l'immense maison de son père, sans jamais pouvoir s'y arrêter pour lui parler, le voir, l'embrasser. Il l'aurait mise dehors, comme il l'a fait avec sa soeur aînée. On n'oublie pas ça . . . et on n'ose pas.

Mes enfants auront donc été profondément marqués par l'égoïsme d'un père qui refuse leur tendresse, vit dans le luxe et s'acharne à m'intenter procès par-dessus procès pour ne plus verser une maigre pension alimentaire pour eux, sous prétexte 'que tous les liens sont rompus entre (ses) enfants et (lui)' . . . Ces démarches juridiques répétées m'ont amenée à devoir consulter une psychologue spécialisée en thérapie familiale, et qui aide les enfants à mettre de l'ordre dans les sentiments contradictoires qu'ils éprouvent face à un père qu'ils ne demanderaient qu'à aimer. Mes petits deviennent 'sages', mais à quel prix . . .

Une autre adaptation, économique celle-

là, s'est imposée: nous nous sommes retrouvés au quart du train de vie que nous avions connu. Il faut toujours compter en faisant le marché, en achetant des vêtements; il a fallu se reloger, puisque la maison familiale a été vendue et que nous en avons été expulsés très rapidement. Signer un bail, voilà un geste nouveau et inquiétant. J'étais encore étudiante et ma future propriétaire a demandé comme garantie qu'un homme (*mon père*) contresigne le document. Je me retrouvais donc avec des obligations et un budget à administrer, et je n'avais *aucune* expérience!

Un autre problème surgissait: je ne pouvais plus me permettre d'aide familiale, et j'ai commencé petit à petit à partager les corvées domestiques entre les enfants et moi. Les loisirs? Les amis? Les sorties? Très peu, puisque j'étais transplantée dans une ville nouvelle où je connaissais peu de gens et que les couples n'étaient pas portés outre-mesure à inviter une divorcée. Je me suis recréé un cercle d'amies, pour la plupart dans la même situation que moi. J'ai toujours beaucoup lu, et j'ai des disques merveilleux: ce sont mes loisirs les plus accessibles. Pourtant, mes enfants me disent . . . que je ne sois pas assez et que je deviens vieille fille! ! !

Avec trois enfants, a-t-on idée des difficultés que cela représente de 'sortir' avec un homme? L'amener chez soi pour un repas ou une soirée, ça va . . . Mais l'intimité est, disons, quelque peu entamée . . . Quand les enfants sont petits, hop!, une gardienne fiable et on sort. Mais élever des adolescents exige une surveillance qui ne peut être déléguée, et la vie sentimentale d'une mère en prend un sacré coup! Surtout quand le père ne voit jamais les enfants et que 'Maman' les assume jour et nuit 365 jours par année. Finalement, j'en viens à trouver que c'est la fête si, après le bureau, je n'entre pas faire le souper pour aller au restaurant ou au cinéma ou au concert . . .

Et puis il y a le travail, la carrière. J'ai choisi ma profession en tenant compte de mes goûts, de mes aptitudes et . . . de mes responsabilités familiales. J'ai renoncé aux études de droit parce que ma disponibilité face aux enfants aurait été plus réduite.

En sortant de l'université, en 1974, j'ai fait du journalisme (radio et télé), mais ma santé a craqué et j'ai depuis choisi un boulot peut-être moins exaltant à certains égards, mais par contre moins stressant. Ma tâche de chef de famille est donc difficilement conciliable avec une carrière exigeante, puisque quand je rentre chez moi, une autre 'journée de travail' m'attend: repas, emplettes, lessive, ménage, surveillance des devoirs, etc. J'ai compris que pour quelques années encore, il me faudra un job à horaires relativement fixes, et dont je n'emporte pas la préoccupation à la maison. Comme traductrice, je suis très heureuse: j'adore les mots, le climat du bureau est agréable, mes collègues sont compétents et . . . je rentre chez moi détendue.

Détendue, et . . . seule pour affronter (en riant ou . . . en rouspétant parfois) mes trois enfants, qui ont grandi: ils ont maintenant 16, 15 et 12 ans. A cet âge, on en sait des choses, pas vrai? 'Les adultes sont comme ci, le monde est comme ça. Telle chose ne se fait pas. A-t-on idée de porter telle robe? Led Zeppelin vaut cent fois Bach!' Il leur est arrivé de me reprocher d'avoir épousé leur père, d'avoir mal choisi, de se demander pourquoi il me haïssait tant, pourquoi il ne les rappelait jamais au téléphone; et je sais qu'ils m'en ont voulu pour cela, consciemment ou pas. Quand ils étaient jeunes, je dosais les explications. Maintenant, moins. Et c'est mieux ainsi. Ils comprennent et . . . me donnent plein de conseils. Ouf! Il paraît que je devrais acheter une moto, cesser de fumer, me maquiller de telle façon, perdre 15 livres, etc . . . Ca prend un fichu moral pour tenir le coup, sans personne pour modérer ce harcèlement plein de bonne volonté! Et puis être seule pour répondre aux attentes affectives de trois enfants, leur parler et les écouter, les comprendre, c'est d'une énorme exigence, et cela provoque chez le parent unique un sentiment d'impuissance, de frustration difficile à surmonter.

Et si je disais que, honnêtement et malgré les difficultés dont je viens brosser un tableau, je suis 'bien dans ma peau'? Je regarde avec plaisir grandir mes enfants: je les trouve beaux, sains, équilibrés, et ils sont bons, spontanés, francs, assez serviables même pour leur âge qu'on dit 'ingrat'. Je crois encore que l'éducation des enfants devrait être assumée par deux parents, et non un seul; mais je suis également convaincue que les enfants sont mieux avec un seul parent que deux, si ceux-ci ne partagent absolument pas les mêmes valeurs. Les tiraillements entre deux parents trop différents auront été épargnés à mes enfants. Depuis longtemps, ils savent très bien ce qui compte le plus à mes yeux (l'honnêteté, la droiture, le sens des autres) et je les ai élevés à *ma* façon. Si c'est un succès, j'en serai fière! Je sais maintenant qu'il y a de grandes satisfactions à tirer de la vie, quand on mène sa barque toute seule.

Sans exagérer beaucoup, on pourrait dire que chaque réussite est une victoire, et que les petites joies quotidiennes sont nombreuses. Pour ma part, je suis très fière d'avoir *fait* des enfants ouverts, en bonne santé, qui aiment la vie sans être naïfs.

D'autre part, j'ai forcément appris à administrer mes affaires. Pour une fille pas douée au départ (plus intellectuelle ou artiste que réaliste. . .), je me débrouille assez bien. J'ai économisé pour faire quelques folies sages; j'ai voyagé en Europe, au Mexique, aux Antilles, au Moyen-Orient. . . pour me retaper, m'emplir les yeux et la tête et le coeur. Les enfants ne se portent pas plus mal de mes évasions, et moi, j'en ai besoin pour mieux reprendre le collier au retour. Puis j'ai acheté un appartement pour loger mon petit monde en toute sécurité et

vivre heureuse quand je me retrouverai seule.

Finalement, j'éprouve beaucoup de satisfaction à mener ma vie comme je l'entends, malgré des contraintes évidentes. Personne (pas un mari en tout cas!) pour me reprocher ceci ou cela! Je peux lire jusqu'à 3 heures du matin, choisir mes amis selon mes critères, porter des jeans quand cela me chante, être moi... Cette liberté de s'assumer, avec les risques qu'elle comporte, est tellement précieuse que je n'ai plus envie de la troquer pour de belles paroles...

Et l'amitié prend une importance très grande dans ma vie. Les témoignages les plus banals, comme un coup de fil, une invitation, quelques fleurs, sont autant de cadeaux que me fait la vie. Le temps me manque souvent pour voir les gens que j'aime, mais je sais qu'ils sont là, et cela compte beaucoup. La sincérité l'emporte enfin sur l'intérêt ou les échanges superficiels, comme c'était le cas quand j'étais mariée. Donc, là aussi, nette amélioration, n'est-ce pas?

Les enfants grandissent et assument leur part de corvées domestiques. Ces détails réglés, nous avons donc plus de temps pour parler et vivre ensemble. Nous formons une espèce d'équipe, où chacun se sent solidaire des autres mais garde son identité bien marquée. Certains jours, la maison déborde d'activité, de va-et-vient; et moi, la mère, je suis un peu le port d'attache, le relais, celle qui prend les messages téléphoniques... et qui aime tout ce bourdonnement. Sauf que par moments, je ne garantis pas que mes tympanes n'éclateront pas à cause de la musique rock dont les enfants s'assourdisent avec une ferveur qui ferait merveille si elle était appliquée aux études! Heureusement que ma pianiste de cadette fait aussi partie d'une chorale et se pâme en écoutant des *Vêpres* de Mozart: ça me permet de souffler!

Petit à petit, les choses s'arrangent, les enfants grandissent et font ma fierté, (même si leurs goûts ne correspondent pas toujours aux miens) et j'apprends déjà à les regarder évoluer et à prendre un peu de recul. Je suis encore jeune et de belles années m'attendent, où je pourrai enfin m'occuper à réaliser des choses que j'ai dû mettre en veilleuse jusque là. Mais déjà, aujourd'hui, je trouve qu'être chef de famille, c'est un formidable et merveilleux défi à relever, et que, ma foi, j'aime ça!

Dans les jours difficiles, je me dis que c'est trop lourd, que je ne pourrai jamais y arriver... puis la vie continue et le soleil revient: je me remets à m'émerveiller devant une fleur, un arbre, un sourire, la vitalité débordante de ma fillette, la somptueuse tête bouclée de mon gars, la fantaisie vestimentaire de ma grande adolescente... La vie est belle, intense, dure, exaltante...

Le 16 août 1979

Femmes et chefs de famille

A questionnaire was sent out to sole support mothers concerning changes they would make, if they could, in the education of their children. Some of their responses are published here.

Ce que je pense de ceci, c'est que si on pouvait mettre en pratique les bonnes idées qu'on a pour améliorer notre condition féminine ou améliorer l'éducation de nos enfants, ça coûterait plus cher mais vu un manque de revenus on fait tout ce qu'on peut pour s'en sortir du mieux qu'on peut avec les moyens qu'on a. Je crois que les prestations d'aide sociale ne sont vraiment pas assez élevées pour permettre une éducation plus poussée dans tous les domaines alors on se dit on est pauvre et tout ce qu'on peut leur donner, c'est leur apprendre à être bons, polis, gentils et d'accepter leur sort sans trop d'agressivité pour en faire de bon citoyens.

avec rien on fait ce qu'on peut avec de la chance on peut tout faire
Voilà mes idées.

Marie-Françoise Bélisle Lépine

Le plus important c'est une confiance totale en elle-même, il faut qu'elle croie en les capacités que son corps lui apporte et son esprit lui permé. Croire en ce que l'on peut accomplir peut permettre à nous comme à nos enfants, de se sentir en sécurité pour faire face à plusieurs gens et plusieurs caractères aussi bien qu'aux situations quotidiennes quelles qu'elles soient.

Je veux aussi que l'on puisse se parler comme des amies. Je suis une mère mais aussi un enfant. Je suis à son niveau et elle vient à mon niveau. Je montre à ma fille que l'on est aussi de bonnes amies, pas simplement des relations de maman à sa petite fille.

Christiane Dutremble

Le respect d'autrui et de soi-même. Essayer de leur faire comprendre qu'ils doivent être bien dans leur peau. c.a.d. avec leur moi.

L'égalité entre les deux sexes.

Que ma fille où mon garçon comprennent qu'ils sont sur un même pied d'égalité en tant que profession ou individu dans la société.

Jeannine Lauzon

J'ai élevé neuf enfants, 5 garçons, 4 filles. J'ai 57 ans, très peu instruite. Etant l'aînée d'une famille de 12 enfants, il m'a fallu laisser l'école après ma cinquième année pour aider ma mère à la maison et sur la terre. Avec mes filles à cause de relations très difficiles avec leur père elles quittèrent la maison à seize ans et travaillèrent pour gagner leur vie prenant très bien leurs responsabilités. Elles sont mariées aujourd'hui, vivent bien, ont de deux à trois enfants et n'en veulent plus d'autres et je suis d'accord avec elles.

Pour les garçons j'ai eu bien de la difficulté à leur faire prendre leurs responsabilités et j'en ai encore, ils n'aident pas dans la maison du tout, n'ayant pas vu leur père le faire. Je suis restée 32 ans avec leur père, j'en ai quitté sur avis de médecin et de prêtre. Il a été pour moi et les enfants un monstre d'égoïsme et je ne voudrais pas qu'à leur tour mes garçons fassent souffrir leur femme comme moi j'ai souffert avec leur père.

Que c'est difficile d'élever des garçons pour la mère seule. J'en ai encore un de dix-sept ans, il ne travaille pas, ne veut rien savoir de l'école et ne lève pas le petit doigt pour m'aider à la maison. Je l'habille, le nourris, l'entretiens, il ne dessert même pas la table après qu'il a mangé. J'arrive le soir de travailler, tout est sur la table. Je ne peux absolument pas lui faire prendre une responsabilité et il n'a jamais assez d'argent de poche. Je travaille à \$4. l'heure dans une manufacture de couture, quand j'ai tout payé je ne peux pas me payer de loisirs, en plus j'ai bien mal à la colonne et aux jambes. J'ai été opérée deux fois pour les jambes.

Mais je crois qu'à l'école et très jeunes les garçons doivent apprendre qu'il n'y a pas que la femme qui peut faire l'ouvrage de maison surtout si elle travaille au dehors et qu'ils apprennent à prendre des responsabilités sans tout attendre de la femme.

Madame Fernande Harel Jalbert